



HAL
open science

Winnicott, Donald W 1896-1971

Dorothee Legrand

► **To cite this version:**

Dorothee Legrand. Winnicott, Donald W 1896-1971. Dictionnaire Maurice Blanchot, 2023. hal-03919417

HAL Id: hal-03919417

<https://hal.science/hal-03919417>

Submitted on 2 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

WINNICOTT, Donald W.

1896-1971

« Mourir veut dire : mort, tu l'es déjà », écrit Blanchot dans *L'Écriture du désastre* (108). C'est au contact de cette mort toujours déjà antérieure qu'il croisera le chemin de la psychanalyse – traversée, passage par la psychanalyse, mais plutôt qu'une analyse, Blanchot souhaite un accueil de cette mort antérieure, notamment par « l'écriture du désastre ». Un tel accueil, une telle écriture, évitent une analyse qui serait « destinée à individualiser ce qui ne saurait l'être » (109), la mort antérieure étant irrémédiablement « une mort qui ne fut pas la tienne (108) », une mort vouée à rester un inconnu immémorial vis-à-vis duquel nul pouvoir ne saurait s'exercer. Blanchot fait ici explicitement référence au travail du pédiatre et psychanalyste britannique Donald Winnicott. Celui-ci aura en effet appris de certains de ses patients qu'il arrive que leur mort ait eu lieu dans le passé, une mort antérieure donc, mais qui n'a pas été éprouvée : un « effondrement » survint alors que « le patient n'était pas là pour que ça ait lieu en lui » (« La crainte de l'effondrement », p. 211-212), effondrement qui ne s'inscrit pas dans le passé mais hante présent et futur d'une enfance qui ne passe pas, qui est synonyme d'une mort inéprouvée et pourtant omniprésente. Mais pour Blanchot, cette mort « n'est jamais individuelle », et de ce fait, « elle ne saurait être expliquée, ainsi que le pense Winnicott, seulement par les vicissitudes propres à la première enfance ». Une telle explication, « du reste impressionnante » (ED, 109), n'est, pour Blanchot, qu'une manière d'« effacer » l'« expérience inéprouvée » de cette mort, l'effacer « en en faisant une fiction propre à un auteur » (110).

Blanchot fait alors référence à Serge Leclair – plus exactement, à son ouvrage *On tue un enfant* (1981) – utilisant, « peut-être en les falsifiant », ses remarques dont il

retient que vivre et parler requiert de tuer l'*infans* en soi – tuer « cela » qui ne parle pas, « mais, plus encore, l'enfant merveilleux (terrifiant) que nous avons été dans les rêves et les désirs de ceux qui nous ont faits et vus naître (parents, toute la société) » (ED, 110).

Blanchot demande alors : l'enfant de Leclaire est-il l'enfant de Winnicott (112) ?

Comprenons : l'enfant qu'il faut tuer pour vivre est-il l'enfant qui hante la vie d'une crainte de l'effondrement ? L'enfant que nous sommes et qu'il nous faut tuer pour vivre, est-ce l'enfant effondré, déjà mort ? Si tel était le cas, alors « [c]e que nous nous efforcerions donc de tuer, c'est bien l'enfant mort » (112) – proposition qui montre comment, chez Blanchot, l'écriture de la mort vise la vie. Blanchot ne se contente pas ici de dialoguer avec les psychanalystes : il infléchit considérablement la question de la mort dans la vie en y faisant entendre un « toujours déjà » et un « toujours encore » – une temporalité qu'il relie explicitement à la psychanalyse, car, dit-il, la mort antérieure est mort de cela qui reste « à jamais inconscient, et par conséquent pour toujours indélébile. D'où la difficulté à proprement parler "folle" : [...] il s'agit de détruire l'indestructible et même de mettre fin (non pas d'un coup, mais constamment) à ce à quoi on n'a pas, n'a jamais eu, ni n'aura accès » (111). Nous hanterait donc une « mort impossible nécessaire » (110) dont on ne craindrait pas tant le retour que la constance : la mort a toujours déjà eu lieu, mais il faut toujours encore l'opérer.

On le voit, si Blanchot croise la psychanalyse, c'est en y puisant la structure même de l'inconscient. Mais cela ne sera resté qu'un croisement et, reconnaît-il, le vocabulaire psychanalytique n'est pas le sien car « seuls peuvent [en] user ceux qui exercent la psychanalyse, c'est-à-dire pour qui elle est risque, danger extrême, mise en question quotidienne – sinon elle n'est que le langage commode d'une culture établie » (ED, 110). Blanchot connut d'autres risques, d'autres dangers extrêmes, d'autres mises

en question quotidiennes que celles de la pratique psychanalytique, mais il est fécond de croiser à nouveau son écriture et cette pratique. Lui-même aura d'ailleurs appelé de ses vœux un psychanalyste « à qui le désastre ferait signe » (20). Or, Winnicott pourrait bien être un de ceux-là, car pour lui, selon la lecture de Jean-Bertrand Pontalis, « ce qui détermine tout le fonctionnement de l'appareil [psychique] est hors des prises de celui-ci. L'impensable fait le pensé. Ce qui n'a pas été vécu, éprouvé, ce qui échappe à toute possibilité de mémorisation est au creux [du psychisme] [...]. Ce blanc, répétons-le, n'est pas le simple blanc du discours, le gommé, l'effacé de la censure, le latent du manifeste ». Qu'est-ce alors que ce « blanc », cette « présence-absence, témoin d'un non-vécu » : est-ce un appel « à le faire reconnaître pour la première fois, à entrer enfin en relation avec lui » (« Trouver, accueillir, reconnaître l'absent », p. 13-14) ? Winnicott aura pris soin de le préciser : l'effondrement qui fait retour comme une agonie manifeste que « rien ne s'est produit à la place de quelque chose » (« La crainte de l'effondrement », p. 213-214), et ce rien, il est à la fois impossible et nécessaire de s'en souvenir.

Lire ce paradoxe avec Blanchot permet d'insister : l'appropriation subjective, la remémoration de l'immémorial, l'exercice de quelque pouvoir sur la mort ne sont ni possibles ni désirables, et s'il s'agit de se « souvenir » de *rien*, alors, selon le vocabulaire de Blanchot, il s'agit de faire l'épreuve de l'oubli* – non pas pour « mettre au futur la mort toujours déjà passée, mais accepter de la subir sans la rendre présente et sans se rendre présent à elle, savoir qu'elle a eu lieu, bien qu'elle n'ait pas été éprouvée, et la reconnaître dans l'oubli qu'elle laisse » (ED, 108). Ce n'est donc pas quelque réécriture subjective, fût-elle prétendument analytique, mais plutôt un oubli vivace qui nous permet de veiller sur la mort antérieure, car, du mourir, et depuis le mourir, « [c]e

n'est pas toi qui parleras ; laisse le désastre parler en toi, fût-ce par oubli ou par silence » (12).

► Ph. Lacoue-Labarthe, « Agonie terminée, agonie interminable, in *Agonie terminée, agonie interminable. Sur Maurice Blanchot*, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2011, p. 131-151 ◇ S. Leclaire, *On tue un enfant*, Seuil, 1981 ◇ D. Legrand, « Témoigner de la rencontre de la mort et de la vie : Derrida lecteur de Blanchot lecteur de Winnicott », *Philosophie*, n° 151, 2021, p. 50-63 ◇ E. Levinas, « Exercice sur la "Folie du jour" », in *Sur Maurice Blanchot*, Montpellier, Fata Morgana, 1975, p. 53-74 ◇ J.-B. Pontalis, « Trouver, accueillir, reconnaître l'absent », in D. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2002, p. 7-17 ◇ B. Renaud, « Le passif de mort ou l'éthique à l'impossible : sur *L'Écriture du désastre* », in *Maurice Blanchot et la philosophie*, dir. É. Hoppenot et A. Milon, Presses Universitaires de Paris Nanterre, 2010, p. 259-277 ◇ M. Turnheim, « Va-et-vient de la mort (note de lecture sur Blanchot et la psychanalyse) », *L'en-je lacanien*, n° 10, 2008, p. 109-127 ◇ D. Winnicott, « La crainte de l'effondrement », in *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, trad. M. Gribinski et J. Kalmanovitch, Gallimard, 2000, p. 205-216.
→ *désastre, mort/mourir, psychanalyse*

D. Legrand